



HAL
open science

Sur un nouveau manuel de paléographie des papyrus documentaires grecs

Jean-Luc Fournet

► **To cite this version:**

Jean-Luc Fournet. Sur un nouveau manuel de paléographie des papyrus documentaires grecs. Bulletin of the American Society of Papyrologists, 2013, 50, pp.287-300. 10.2143/BASP.50.0.3206289 . hal-01597530

HAL Id: hal-01597530

<https://hal.science/hal-01597530>

Submitted on 29 Sep 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sur un nouveau manuel de paléographie des papyrus documentaires grecs

Jean-Luc Fournet *École Pratique des Hautes Études – UMR 8167*

Review article of Hermann Harrauer, *Handbuch der griechischen Paläographie*. Bibliothek des Buchwesens 20. Stuttgart: Hiersemann, 2010. xvi + 534 pages + 290 plates + CD-ROM. ISBN 978-3-7772-0924-1 (set), 978-3-7772-0925-8 (Textband), 978-3-7772-0926-5 (Tafelband), and 978-3-7772-0931-9 (CD-ROM).

Malgré son titre, cet ouvrage ne couvre pas l'ensemble de la paléographie grecque, mais se «borne» à la paléographie des papyrus et, à l'intérieur de ceux-ci, à celle des seuls textes documentaires. Mais cette double restriction n'en est pas vraiment une et se justifie même parfaitement: les papyrus constituent un domaine déjà suffisamment vaste pour mériter qu'on lui consacre, comme c'est le cas ici, deux volumes totalisant 840 pages. Couvrant plus d'un millénaire (IV^a-VIII^e), ils forment en effet la seule source abondante capable de documenter systématiquement les écritures grecques manuscrites des mondes hellénistique et romain et du début de la période byzantine (monopole que les manuscrits en parchemin commencent à détrôner à cette époque). Quant au choix de se limiter aux textes documentaires, il se défend parfaitement: malgré d'indéniables porosités entre écritures littéraires et écritures documentaires (surtout à partir du III^e), les deux se sont développées de façon suffisamment autonome et sont régies par des impératifs si différents qu'un ouvrage exclusivement consacré aux unes ou aux autres ne perd en rien de sa pertinence tout en permettant un traitement plus systématique et approfondi.

À vrai dire, c'est même cette restriction aux papyrus documentaires qui fait *a priori* tout l'intérêt de ce livre. Nombreux en effet sont les ouvrages de paléographie des papyrus qui traitent à la fois des écritures littéraires et documentaires¹ et, quand un choix est opéré entre les deux, il s'agit presque exclusive-

¹ E.M. Thompson, *Handbook of Greek and Latin Palaeography*, Londres 1893; *id.*, *An Introduction to Greek and Latin Palaeography*, Oxford 1912; W. Schubart, *Griechische Palaeographie*, Munich 1925; R. Seider, *Paläographie der griechischen Papyri*, 1: Urkunden, 2: Literarische Papyri et 3, pt. 1: Urkundenschrift, Stuttgart 1967 et 1990; *id.*,

ment de la paléographie des papyrus littéraires.² Aucun ouvrage systématique n'existe sur les écritures des papyrus documentaires. Richard Seider avait bien projeté un ensemble de volumes qui leur soient dévolus, mais son décès en 1988 est venu interrompre ce grand projet dont seule une partie a vu le jour, le vol. 3.1 consacré aux écritures ptolémaïques (*Paläographie der griechischen Papyri*, Stuttgart 1990) – à côté d'un volume de planches couvrant l'ensemble des périodes (vol. 1, Stuttgart 1967). Or, l'abondance des documents, la durée de l'arc chronologique et surtout la variété des écritures mettent depuis longtemps au premier rang des *desiderata* dans le domaine papyrologique et paléographique un travail de description, de classement raisonné et de compréhension des écritures documentaires. C'est dire tout l'espoir que l'on pouvait placer dans la somme qu'Hermann Harrauer nous livre aujourd'hui.

Unique dans la production scientifique, cet ouvrage risque néanmoins de décevoir les attentes à la fois des paléographes et des papyrologues en herbe. Constitué, d'une part, d'une partie méthodique traitant des différents problèmes de la paléographie des papyrus et, d'autre part, d'un large éventail d'échantillons donnés en transcription et en images, ce *Handbuch* hésite entre l'ouvrage encyclopédique sur l'écriture des papyrus documentaires et le manuel permettant de s'initier à leur lecture (ce qui est présenté comme son objectif premier, p. XV). D'un côté, il embrasse trop de domaines, ce qui le condamne souvent à la superficialité: ainsi, si les chapitres I («Allgemeines»), II («Materialkunde»), III («Äussere Formen der Schriftwerke»), VI («Schriftwesen») ressortissent au domaine de la paléographie, les chapitres IV («Buchhandel»), V («Bibliotheken») et VII («Schreiber») abordent des problèmes qui relèvent de l'histoire du livre (et pas seulement du document) et de l'administration qui n'apportent rien à la meilleure compréhension des types et des modes d'écriture quotidienne. D'un autre côté, le chapitre XII avec ses tableaux des formes de lettres («Bildtafel zu den Buchstabenformen») et surtout les 286 planches³ accompagnées de la transcription des textes (chap. XIII «Texte zur Paläographie»), s'ils permettent au lecteur de se faire une idée de la variété des écritures, ne me semblent pas lui donner les clés pour se repérer dans ce maquis de la paléographie grecque documentaire. Avec ses 14 pages, la partie centrale

Paläographie der lateinischen Papyri, 1: Urkunden, Stuttgart 1972; G. Cavallo, *La scrittura greca e latina dei papiri. Una introduzione*, Pise-Rome 2008.

² E.G. Turner, *Greek Manuscripts of the Ancient World*, 2^e éd., Londres 1987; G. Cavallo et H. Maehler, *Greek Bookhands of the Early Byzantine Period: A.D. 300–800*, Londres 1987; *id.*, *Hellenistic Bookhands*, Berlin 2008.

³ La 245 étant dédoublée.

de ce manuel (chap. VI «Schriftwesen»)⁴ se réduit le plus souvent à des considérations accessoires ou anecdotiques (§ 2. «Zahlschreibung», 3. «Interpunktion», 4. «Kurzschrift – Tachygraphie», 5. «Geheimschrift – Kryptographie», 6. «Isopsephie», 7. «Notarszeichen»); seuls les § 1 («Abbraviatur, Kürzung»), 8 («Kursivschriften») et 9 («Stilbeobachtungen») abordent des questions importantes, mais en moins de 10 pages alors que, par exemple, les problèmes externes, historiques, des désignations des différents professionnels de l'écrit, de leur carrière, de leur rémunération et de l'alphabétisation totalisent plus de 40 pages. Aussi cherchera-t-on en vain, sur le plan diachronique, une étude des principes d'évolution des écritures, où auraient été examinées les étapes et les raisons de la mutation des écritures⁵ dans le cadre néanmoins contraignant de la permanence du ductus;⁶ du point de vue synchronique, une étude sur la variété concomitante des types d'écritures, les raisons de cette diversité (conditionnement des milieux socioprofessionnels, des chancelleries régionales et des genres documentaires) et, à l'intérieur d'un type d'écriture, les mécanismes de différenciation graphique. Seule la partie sur les styles (p. 73-79) répond à ces attentes en apportant des vues nouvelles dans un domaine encore en friche.

Voulant mettre le lecteur en contact direct avec la documentation, l'auteur tombe par ailleurs trop souvent dans le défaut qui consiste à entasser les données plutôt que de les ordonner en un exposé méthodique et synthétique. Le lecteur se retrouve devant des pages entières emplies de listes de mots grecs ou de références papyrologiques, qui ne sont ni rationnellement classées ni complètes. C'est ainsi que sont rédigés les chapitres sur les supports (II «Materialkunde») et sur les scripteurs (VII «Schreiber»): par exemple, sur le parchemin, plutôt que de parler de sa chronologie et de son périmètre d'usage, l'auteur se contente de lister un certain nombre de mots désignant ce matériau, puis, sans transition, d'occurrences papyrologiques données par ordre chronologique attestant de l'emploi de ce support. Nul autre commentaire. Le lecteur aurait pourtant apprécié d'apprendre que le parchemin était caractéristique dans son usage documentaire des régions proche- ou moyen-orientales

⁴ À laquelle on doit ajouter les considérations terminologiques générales données dans le chapitre préliminaire (I, § 2-5, p. 2-11).

⁵ On aurait aimé retrouver certaines vues de J. Irigoin, comme celles qu'il développe dans son excellent «De l'alpha à l'oméga. Quelques remarques sur l'évolution de l'écriture grecque», *Scrittura e civiltà*, 10, 1986, p. 7-19. Il est étonnant que ce savant qui a tant contribué à la paléographie grecque soit quasiment absent de la bibliographie (il n'est cité que pour un article sur un manuel de sténographie, qui apporte des renseignements très périphériques par rapport au sujet du présent ouvrage).

⁶ Cf. A. Blanchard, «L'hypothèse de l'unité du ductus en paléographie papyrologique», *Scrittura e civiltà* 23, 1999, p. 5-27 (curieusement absent de la bibliographie).

(*P.Masada* au I^e, *P.Murabaat* au II^e, *P.Dura* aux II-III^e, *P.Euphrate* au III^e) et qu'en Égypte, où il n'est normalement adopté que pour la copie de textes littéraires, ce n'est qu'aux VII-VIII^e qu'on le rencontre plus communément pour de petits documents, presque toujours des reçus fiscaux, rédigés dans l'Arsinoïte (nombreux exemples dans *SPP* 3 et 8).

Autant la conception de la partie plus encyclopédique de l'ouvrage peut laisser le lecteur insatisfait, autant la partie pratique lui rendra de grands services: après des tableaux (p. 143-171) donnant la forme de chacune des lettres de l'alphabet grec dans l'ordre chronologique (sauf ι, ο et χ que l'auteur n'a pas jugé utile d'inclure eu égard à leur permanence formelle), il y trouvera plus de 300 textes choisis de façon à couvrir toute la période papyrologique par intervalle d'environ 10 ans. Chaque texte est donné sous la forme d'une transcription faite à nouveaux frais par l'auteur, suivie d'un court commentaire paléographique (p. 173-504) et accompagnée d'une photographie noir et blanc dans le second volume et en couleur dans un CD-Rom. C'est actuellement de loin le plus important recueil de papyrus illustrés et commentés d'un point de vue paléographique qui soit disponible dans une bibliographie pourtant abondante.⁷

Indépendamment de sa grande utilité, la conception et la mise en œuvre de cette partie soulèvent certaines remarques. La première concerne le choix des textes: on peut regretter que tous les papyrus (ou ostraca) n'aient pas été reproduits. Ainsi des textes des collections de Londres, Amherst, Rylands et Wisconsin ont été inclus dans le choix sans être pour autant accompagnés d'une planche ou d'une image numérique: le lecteur doit donc se reporter aux planches des éditions, ce qui, surtout dans le cas des *P.Lond.*, n'est pas très commode. Il est heureux que ces exceptions soient peu nombreuses (une quinzaine), mais elles ont pour inconvénient de créer un décalage entre le numéro du papyrus dans le volume 1 et le numéro de la planche dans le volume 2, ce qui ne facilite pas toujours la tâche du lecteur (ainsi dans la «Bilderdatei» du chapitre XII, p. 143-171, le chiffre en gras renvoie non aux planches, mais aux textes des p. 173-504: aussi, pour retrouver les images complètes dont sont

⁷ Parmi les plus importants, citons W. Schubart, *Papyri Graecae Berolinenses*, Bonn 1911; R. Seider, *Paläographie der griechischen Papyri*, 1, Stuttgart 1967; E. Boswinkel et P.J. Sijpesteijn, *Greek Papyri, Ostraca and Mummy Labels*, Amsterdam 1968; E. Crisci, *Scrivere greco fuori d'Egitto. Ricerche sui manoscritti greco-orientali di origine non egiziana dal IV secolo a.C. all'VIII d.C.*, Florence 1996; G. Cavallo, E. Crisci, G. Messeri et R. Pintaudi, *Scrivere libri e documenti nel mondo antico*, Papyrologica Florentina 30, Florence 1998 – sans compter les parties illustrées de certains manuels comme celui d'O. Montevecchi, *La papirologia*, 2^e éd., Milan 1988 ou P.W. Pestman, *The New Papyrological Primer*, 2^e éd., Leyde 1994.

extraits les détails de la «Bilderdatei», doit-on transiter par les textes). Notons que ce n'est pas un hasard si les papyrus sans planches appartiennent presque tous à des collections britanniques,⁸ connues pour les prix prohibitifs qu'elles exigent en échange d'images. On a là une des conséquences de cette désastreuse politique du copyright qui oblige la recherche actuelle à se passer des images de papyrus pourtant de première importance.

Si la grande majorité des papyrus ont été judicieusement sélectionnés, le choix de certains détonne: le principe de l'auteur étant de couvrir chaque décennie par un ou plusieurs exemples de façon à permettre de suivre le plus précisément possible l'évolution des écritures, pourquoi avoir inclus certains papyrus imprécisément datés comme le 3 (*P.Köln* 5.216: 272, 234 ou 209^a), le 5 (*P.Horak* 26: 260 ou 222^a), le 36 (*P.Harrauer* 30: 183/2 ou 159/8^a), le 184 (*P.Oxy.* 67.4625: III^p ?), le 294 (*SB* 20.14685: VII/VIII^p), le 296 (*P.Wisc.* 2.45: «(7.?)8 Jh. n. Chr.», l'éd. proposant IX-X^p), etc.? Cela ne peut qu'apporter de l'approximation dans un tableau qui se veut le plus précis possible et qui aura vocation à servir d'outil pour de futures datations paléographiques.

La qualité de certaines reproductions aurait dû inciter l'auteur à modifier ses choix. Un nombre proportionnellement assez élevé de photographies sont de basse résolution ou carrément floues⁹ sans être compensées par la qualité des images numériques, qui reproduisent les mauvaises images des catalogues papier ou qui ont été réalisées à trop basse résolution. Par ailleurs, le fond sombre du papyrus (Abb. 55), son état de conservation (Abb. 101, 173), la mauvaise qualité de l'encre et de l'écriture (Abb. 205) rendent certaines images peu exploitables.

Idéalement, les images auraient dû reproduire des écritures à des échelles similaires. Mais, comme l'auteur a choisi de suivre le principe «objectif» d'une reproduction intégrale des documents, c'est très loin d'être le cas: si certaines écritures, du fait de la petite taille du document, sont très grossies (par exemple, Abb. 27, 137, 144, 221, 227), en revanche celles de documents plus larges sont à ce point minuscules qu'elles deviennent difficiles à distinguer dans le détail (ainsi Abb. 78, 207, 212). Ces variations d'échelle ne facilitent pas l'analyse paléographique et perturbent l'objectivité du regard critique. Il est vrai que le CD-Rom est là pour compenser ces défauts. Mais je doute que celui-ci soit l'outil que les utilisateurs de cet ouvrage privilégieront: c'est avant tout le volume de planches que les papyrologues pratiqueront naturellement, se reportant dans un second temps au CD-Rom pour des contrôles ou des analyses plus fines. Les ouvrages de paléographie antérieurs avaient souvent résolu le problème

⁸ Les seuls papyrus anglais présents dans le corpus sont des papyrus d'Oxyrhynchos (Egypt Exploration Society, Oxford).

⁹ Abb. 31, 35, 54, 67, 82, 101, 104, 114, 119, 122, 123, 144, 136, 164, 205, 221, 240, 253.

autrement en ne donnant que des extraits pour ajuster la taille des écritures les unes aux autres.

Vu l'abondant échantillon que propose cet ouvrage, on aurait mauvaise grâce de critiquer les choix faits par l'auteur: ne vaut-il mieux pas trop de matière que pas assez? On notera cependant certaines lacunes, notamment pour le VI^e – siècle par ailleurs un peu sous-représenté dans l'échantillon par rapport au V^e et au VII^e qui ont pourtant livré respectivement environ 3 et 2 fois moins de documents. Les cursives penchées ne sont pas représentées à l'exception du 238 (*CPR* 9.31) de 581^P qui pourrait donner à penser que c'est une spécificité de la fin de ce siècle. Or il n'en est rien comme le montrent de nombreux documents des archives de Dioscore, de tout genre, datant de la première moitié du VI^e: contrats rédigés par des notaires (par exemple, *P.Cair.Masp.* 1.67104 [530] ou 67126 [541]), dépositions écrites par des fonctionnaires (*P.Cair.Masp.* 1.67087 [543]), quittances fiscales rédigées dans les bureaux de comptes (*P.Cair.Masp.* 3.67284 [538/9?]), lettres émanant de l'administration (le dossier des *P.Cair.Masp.* 1.67060-67086, dont certaines sont à dater des années 550-553, est majoritairement en écriture inclinée). Il ne s'agit en rien d'un particularisme thébain comme le montre *SB* 4.7438, lettre d'un fonctionnaire de Constantinople (vers 551). C'est d'ailleurs en écriture inclinée qu'étaient rédigées les lettres émanant des plus hautes chancelleries de la capitale de l'Empire, ainsi qu'en témoigne *SB* 6.9102 (lettre du *curator* de la *domus divina* [548/9?]).¹⁰ Ce dernier document est d'ailleurs un rare exemple d'écriture de chancellerie constantino-politaine, témoignant des stylisations graphiques que les secrétaires de ces bureaux faisaient subir aux écritures de tous les jours: on remarquera l'harmonieuse tension entre inclinaison vers la droite du corps des lettres et inclinaison vers la gauche des appendices supérieurs (δ, η, κ) sauf celui du ε; le module inhabituel des lettres qui a pour conséquence que les 38 lignes nécessitent un coupon de 1 m 235 (!); la forme insolite des diérèses (point unique, très discret); enfin, l'usage des *vacat* servant de ponctuation. Voilà un document tout à fait exceptionnel (et pourtant, à n'en pas douter, représentatif d'une catégorie d'écritures professionnelles) au plan de la paléographie qui aurait mérité de figurer dans le choix de ce manuel.

Risquons d'autres propositions pour ce même siècle: un exemple d'écriture inclinée vers la gauche (comme *P.Cair.Masp.* 2.67130 [557]) aurait été le bienvenu quoique moins typique. De même, un exemple d'écriture ronde dilatée (caractéristique des *dialyseis* byzantines) comme celle d'une quittance privée d'un évêque de Pentapole, *P.Cair.Masp.* 2.67138 (probablement avant 551) à

¹⁰ On trouvera une image de ce papyrus ainsi que de ceux que je cite ci-dessus et au paragraphe suivant dans La banque des images des papyrus de l'Aphrodité byzantine (BIPAb) sur www.misha.fr/papyrus_bipab/.

la stylisation tout à fait remarquable. Enfin, il aurait peut-être fallu inclure un exemple de protocole comme témoignage de ces écritures à ce point stylisées qu'elles en deviennent indéchiffrables.¹¹ Ce style protocolaire n'est ni plus ni moins que celui, encore lisible, des endossements épistolaires des VI-VII^e, dont aucun exemple n'a été retenu dans le présent ouvrage.

En complément de l'image, le lecteur se voit proposer une transcription complète du texte qui s'apparente à une réédition puisque l'auteur ne s'est pas contenté de reprendre le texte de l'édition mais donne un texte nouveau établi sur les images, en tenant compte de la première édition et des corrections recensées par la *Berichtigungsliste* (qui sont données juste après le titre de chaque texte). L'édition est accompagnée d'un appareil critique et d'un commentaire paléographique. Des sondages dans le corpus des 301 textes retenus m'obligent à dire que ce travail de réédition n'est pas satisfaisant. Je me limiterai à trois exemples, d'époque ptolémaïque, byzantine et arabe:

• 29, *P.Cair.Zen.*¹² 4.59665: l'auteur renvoie dans le titre à *BL* 8.80, proposant une restitution initiale (l. 1: [ζω]γραφικόν) dont sa réédition ne tient pas compte. En revanche, il ne cite pas les nombreuses corrections de L. Koenen (l. 2, 4, 15) enregistrées par la *BL* 6.29.

- l. 1, πηχῶς . . ὤς: πήχ[[^ω]]ς éd. pr. Non seulement le texte retenu par l'auteur ne fait pas sens, mais il ne correspond pas à ce qui se trouve sur le papyrus, où le ω a été corrigé en εο. La correction n'est pas signalée et le ωc est redupliqué.

- l. 2-5, l'édition donne l'impression – fausse – de quatre lignes qui se suivent:

- | | |
|---|--|
| 2 | [δοθή]σεται δε τωι ¹³ ἐργολάβωι ξια . |
| 3 | [. . .] . ξι δὲ ἐγ βασιλικού παράδειγμα |
| 4 | [καθ'] ὃ δεῖ γενέσθαι |
| 5 | αν ποιησειεργολαβος etc. |

L'éd. pr. donnait pourtant:

¹¹ Cf. J. Diethart, D. Feissel, J. Gascou, «Les *prôtokolla* des papyrus byzantins du Ve au VIIe siècle. Édition, prosopographie, diplomatique», *Tyche* 9, 1994, p. 9-40.

¹² On regrettera qu'un manuel qui s'adresse à des papyrologues débutants ne respecte pas les abréviations de la *Checklist*: l'auteur emploie systématiquement le sigle PCZ à lieu de *P.Cair.Zen.*, de même qu'il préfère *P.Cairo Masp.* à *P.Cair.Masp.*, *P.Cairo Preisigke* à *P.Cair.Preis.*, *P.Omaggio XX Congr.* à *PSI Congr.XX*, etc.

¹³ Je ne comprends pas pourquoi ces deux mots ainsi que la ligne 5 et deux mots à la ligne 16 ne sont pas accentués.

- [δοθή]σεται δὲ τῶι ἐργολάβωι εἰ.α.
 2 [. . .]εἰ δὲ ἐγ βασιλικοῦ παραδείγμα
 δεῖ γενέσθαι
 3 [καθ'] ὁ [[ἂν ποιήσει ὁ ἐργολάβος]]· etc.

Comme on le voit, il n'y a que deux lignes avec des ajouts interlinéaires d'une seconde main, qui tantôt s'insèrent dans le texte de la première main (2a), tantôt le corrigent (3a). L. Koenen (*BL* 6.29) a proposé très judicieusement de lire le texte de la première main de la manière suivante: [ἔξ]εἰ' δὲ ἐγ βασιλικοῦ παραδείγμα[τι] | [καθ'] ὁ ἂν ποιήσει (l. -η) ὁ ἐργολάβος. Selon lui, le correcteur, voulant écrire δοθήσεται δὲ τῶι ἐργολάβωι ἐγ βασιλικοῦ παραδείγματι καθ' ὁ δεῖ γενέσθαι, a inséré dans la première interligne [δοθ]ήσεται δὲ τῶι ἐργολάβωι ἐγ βα devant se substituer à [ἔξ]εἰ' δέ (qu'il aurait dû barrer) ἐγ βα- (il a répété ἐγ βα- pour signaler le lieu d'insertion); et dans la seconde interligne δεῖ γενέσθαι a été ajoutée au-dessus du texte qu'il remplace et qui a été biffé. Si l'on suit, comme il se doit, les normes éditoriales modernes, il faut donc éditer ainsi le texte:

- 2 {[ἔξ]εἰ' δέ} \{δοθ\}ήσεται δὲ τῶι ἐργολάβωι {ἐγ βα}/ ἐγ βασιλικοῦ
 παραδείγμα[τι]
 3 [καθ'] ὁ [[ἂν ποιήσει ὁ ἐργολάβος]] \δει γενέσθαι/.

La disposition des lignes, le processus de correction et le texte du papyrus s'en trouvent ainsi respectés.

- l. 16, [πῆ]χυσν: le sigma a été biffé; éditer en conséquence: [πῆ]χυσ[[ς]]\v/.
- l. 19, [θόλωι] τῆι αὐτῆι λέ[ξ]εἰ: L. Koenen (*BL* 6.29) propose le texte suivant: [γραφή]γ τῆι αὐτῆι δέ[σ]εἰ. Même si on ne le suit pas, la trace qui précède le τῆι aurait pu au moins être signalée (l'éd. pr. éditait [θόλωι]).
- l. 20, ἐδ.]άφειη; εἰ a été barré; il faut lire ἐδ]άφ[[εἰ]]\η/.
- la fin du papyrus est en lacune; il faut donc faire suivre la l. 22 d'une ligne discontinue (- - - - -).

En outre, le texte aurait dû être suivi d'un appareil signalant que le mot ἐξαχονικῆι (l. 6 = 4 de l'éd. pr.) et [ἔξ]αχονικῶι (l. 17 = 15 de l'éd. pr.) doivent être corrigés en ἐξαγωνικῆι ou ἐξαγωνικῶι (cf. éd. pr., l. 4 n. et *BL* 6.29).

• 243, *P.Flor.* 3.281:

- l. 6, 18, 20, Ψαῖον: il n'y a aucune raison de ne pas garder dans la forme normalisée le tréma présent sur le papyrus et qui marque la diérèse. Éditer donc Ψαῖον.
- l. 11, Σαραπάμων: l'omission du second μ n'est pas signalée dans l'apparat. Il vaut mieux éditer, comme le faisait Vitelli, Σαραπάμ<μ>ων.

- l. 12, Φθλα – – : lire $\overline{\Phi\theta\lambda\alpha}$. Contrairement à ce qui est expliqué p. 411, la surligne n'a pas pour fonction d'insister («betonen») sur le mot mais de signaler – et démarquer dans la *scriptio continua* – une forme non grecque.¹⁴

- l. 16, σχινίου: le papyrus a bien σχοινίου (comme l'avait vu le premier éditeur); il n'y a donc pas lieu de corriger cette forme dans l'apparat.

- l. 16, δύο – (bis): lire $\overline{\delta\upsilon\omicron}$.

- l. 17, μ[ι]: lire μ[ι-].

- l. 19, (3. H.): on a toujours affaire à la deuxième main, comme on s'y attend du reste avec la souscription d'un *hypographeus*. — Βησκοίτος; le papyrus a la bonne forme Βησκοῦτος (cf. *BL* 1.456).

- l. 20, γράμματα: le papyrus a γράμ<μ>ατα (ce que n'a pas vu le premier éditeur). — † (4. H.): lire † (3. H.).

- l. 22, (1. H.?): il s'agit *sans aucun doute* de la première main. Par ailleurs, la complétion notariale est séparée du *sôma* par une ligne qui met éventuellement en évidence le nom du notaire.

L'apparat critique se contente de signaler, outre les formes correctes des mots mal orthographiés, les trémas présents dans le texte. Il est dommage que, contrairement à l'usage, les abréviations n'y soient pas systématiquement signalées. De telles informations auraient été utiles dans un manuel de paléographie, surtout qu'en l'occurrence les scripteurs varient les marques d'abréviation: / (l. 17: αναμφ), // (l. 19: προκ), ζ (l. 10: καλουμενζ et non καλουμεν/ comme il est dit dans le commentaire p. 440), , (l. 20: φλ).¹⁵

• 280, *P.Apoll.* 9:¹⁶

- l. 7, ὑμετέρω: ajouter dans l'apparat «l. ἡμετέρω» (*BL* 8.11; cf. déjà l'éd. pr.).

- l. 8, πέμψι: le papyrus a en fait πέμψαι (on voit sur la planche le petit renflement de l'iotte qui correspond au alpha).

- l. 9, ἐπιτρέψαντες ὑποδείξαι: le papyrus a ἐπιτρέψαντες \αὐτ(ῶ)/ ὑποδείξαι comme indiqué dans la première édition (*PSI* 12.1266), reprise par R. Rémondon (*P.Apoll.* 9) – je pointerais peut-être le alpha (αὐτ(ῶ)).

- l. 10, ἀναγνω[σθ[ῆναι?]] (sic): on lit bien sur le papyrus ἀναγνω\σθ[ῆναι]/ (lecture des précédentes éditions).

¹⁴ Cf. J. Keenan, «On Language and Literacy in Byzantine Aphrodito», *Pap.Congr. XVIII*, 2, p. 162.

¹⁵ Sur le sujet des abréviations, signalons une erreur (souvent commise dans les éditions) au texte 261 (*SB* 20.14676), l. 4 : il faut lire δι(ά) (éd. pr.) et non δι' étant donné que le papyrus a bien δῆ.

¹⁶ Il est erroné d'écrire «P.Apoll. 9 = *PSI* XII 1266» puisque *P.Apoll.* 9 donne un texte plus complet qui incorpore *PSI* 12.1266 et le haut du document qui est actuellement à l'IFAO.

Les exemples que je viens de donner montrent que, quelque mérite qu'ait eu l'auteur de reprendre à nouveaux frais la lecture de ces textes, les éditions qu'il en donne sont en retrait par rapport aux premières éditions et ne prennent pas toujours en compte les acquis de la recherche ultérieure. En outre, les normes éditoriales en vigueur aujourd'hui ne sont pas entièrement respectées, qu'il s'agisse de la présentation du texte même ou de l'établissement de l'apparat critique.

Aux remarques générales portant sur la partie encyclopédique de l'ouvrage, je voudrais ajouter des observations plus ponctuelles:

- p. 4: «Der Zwang zur leserlichen Schrift wird nirgendwo so stark sein wie im Verwaltungsbereich des Staates. Eine Steuerklärung, die "nicht" lesbar ist, wird die Behörde nicht hinnehmen». Le concept de lisibilité mériterait d'être mieux défini. Ce qui est lisible pour les uns ne l'est pas nécessairement pour les autres. Ainsi un reçu d'impôt (pour reprendre l'exemple de l'auteur) peut être rédigé à l'époque romaine dans une écriture (ladite «Verschleifung») qui le rend à peine lisible si ce n'est pour les professionnels qui le rédigent – un peu comme une ordonnance de médecin sera illisible pour le patient mais non pour le pharmacien.

- p. 10: sur les accents et esprits dans les textes documentaires, cf. mon article «L'influence des usages littéraires sur l'écriture des documents: perspectives», *Pap. Congr. XX*, p. 418-422 (j'y donne d'ailleurs un exemple d'esprit plus ancien que le *SPP* 20.24.7 [II/III^e]: *P. David* [= *Pap. Lugd. Bat.* 17] 14.4, 15, 24 [II^e]).

- p. 10: contrairement à ce qu'affirme l'auteur, les points se rencontrent sporadiquement dans les documents: en témoignent, par exemple, les documents des archives d'Ammôn le *scholasticus* (*P. Ammon* 1-2) ou de Théophraste, qui regorgent par ailleurs d'accents et d'esprits. Toujours au chapitre des «Le-sezeichen», il est dommage que rien ne soit dit sur les apostrophes, marquant l'élision (ἀλλ') ou séparant des lettres (αγ'γειον) ou des mots (ελιαβετ'); la surligne, qui signale des lettres dont la lecture peut être amphibologique dans la *scriptio continua*, qu'il s'agisse de lettres à valeur numérale ou de séquences non grecques (cf. ci-dessus l'exemple de Φθλᾶ); ou d'autres signes plus rares (comme l'hyphen ou l'hyphodiatole).

- p. 11: les corrections ne sont pas réalisées seulement en biffant ou en effaçant les lettres fautives. Ces dernières peuvent être aussi signalées par des traits ou des points au-dessus ou au-dessous des lettres à supprimer (par exemple *P. Lond.* 5.1708.208).

- p. 18: parmi les mots désignant le papyrus en tant que support d'écriture, il y a aussi βίβλος/βιβλίον/βιβλάριον/βιβλίδιον et χαρτίον. En revanche πάπυρος et ses dérivés désignent la plante et ses usages autres que pour écrire. Pour

l'emploi de ces mots grecs en copte, renvoyer à Förster, *WB* (qui enregistre $\chi\alpha\rho\tau\eta\varsigma$, $\chi\alpha\rho\tau\iota\omicron\nu$ et $\chi\alpha\rho\tau\omicron\nu$) plutôt qu'à l'index du *SB Kopt*.

- p. 19-20: dans la liste, très incomplète, des expressions papyrologiques concernant l'origine et les qualités du papyrus, auraient pu être cités, par exemple, *P.Abinn.* 21 où il est question de papyrus vierge ($\chi\alpha\rho\tau\iota\omicron\nu$ καθαρόν) et de remploi de papyrus, ou *O.Claud.* 2.240.5 ($\kappa\omicron\lambda\lambda\eta\mu\alpha\tau\alpha$ πέντε χαρταρίων).

- p. 29: pour la longueur des rouleaux, il aurait fallu citer *P.Petra* 1.2, rouleau de 8 m 50 qui est le rouleau documentaire le plus long qui soit actuellement connu. Sur la hauteur et la longueur des rouleaux, cf. *P.Petra* 3, p. 1-2.

- p. 30: sur les *tomoi synkollésimoi*, on attend un renvoi à l'article de référence de W. Clarysse, «*Tomoi synkollesimoi*», dans M. Brosius (éd.), *Ancient Archives and Archival Traditions: Concepts of Record-Keeping in the Ancient World*, Oxford 2003, p. 344-359. — On notera que la traduction qui est donnée de *SB* 18.13236.4 et 17 est différente de celle que le lecteur trouvera plus loin, p. 56. Sur le sens difficile de $\chi(\)$, cf. N. Lewis, *BASP* 9, 1972, p. 64-65, qui rejette la restitution $\chi(\acute{\alpha}\rho\tau\eta\varsigma)$.

- p. 32: l'auteur donne $\chi\acute{\alpha}\rho\tau\alpha$ comme mot grec pour «papier» et cite l'emploi qui en est fait dans le catalogue de la bibliothèque du couvent de Saint-Élie du rocher (éd. R.-G. Coquin, *BIFAO* 75, 1975, p. 207-239). Mais le mot y a le sens de papyrus et c'est ainsi que Coquin le traduit constamment, corrigeant la traduction de «papier» qu'en avait donnée le premier éditeur, U. Bouriant dans *Recueil de Travaux* 11, 1889, p. 131-138!

- p. 33: pour les excuses que le rédacteur d'une lettre présente à son destinataire pour écrire sur un ostracon plutôt que sur du papyrus, cf. les exemples grecs que j'ai donnés dans H. Cuvigny (éd.), *La Route de Myos Hormos*, 2^e éd., Le Caire 2006, 2, p. 471.

- p. 35: sur le cuir, plutôt que de se contenter de citer deux espèces animales ayant contribué à la fabrication de cuir, l'auteur aurait dû insister sur l'emploi très typé de ce matériau que l'Égypte n'a jamais vraiment pratiqué : à l'époque hellénistique et romaine, les exemples qu'on en a proviennent de l'Empire parthe (*Jur.Pap.* 36 de 88^a), de l'ancienne Palestine (*P.Masada* 738 du I^p), du Moyen-Euphrate (les *P.Dura* des I-III^p ou les *P.Euphrate* du III^p) et, à l'époque byzantine et médiévale, du sud de l'Égypte (*SB* 1.5588, 5602, Thèbes, VIII^p; *SPP* 3.132-133, Thèbaïde ou Nubie, VI^p), notamment de la communauté blemmye installée à Pathyris (pour nous en tenir aux grecs, *SPP* 3².129-134; *SB* 10.10552-10554; VI^p).

- p. 42: au sujet du métal, l'auteur inclut dans les diplômes militaires le *diplôma* cité dans *SB* 24.16187. Mais comme l'a montré l'éditrice, le mot est à prendre dans le sens de «dépêche» (cf. *O.Krok.* 1, p. 12).

- p. 44: parmi les omoplastes attestées comme support d'écriture, ajouter SB 20.15198, pourtant édité dans l'article qui est cité sur le sujet (corriger le nom du premier auteur: Cl. Gallazzi à la place de S. Daris).

- p. 44: le verre n'a pas été utilisé comme support d'écriture de document. L'exemple cité ne prouve rien, en ce qu'il s'agit d'une inscription religieuse décorant une coupe.

- p. 46: l'auteur omet de dire que le pinceau est typique d'un scribe égyptien comme l'a bien montré W. Clarysse (*CdE* 68, 1993, p. 186-201) dans l'article cité en bibliographie.

- p. 50: pour les textes à encre rouge, on se référera à la liste donnée par P. Schubert dans *P.Diog.*, p. 34-39, complétée par *APF* 51, 2005, p. 249-252.

- p. 59: sur le sens de κοσμεῖν, cf. A. Boud'hors, «Copie et circulation des livres dans la région thébaine (VII^e-VIII^e siècles)», dans A. Delattre et P. Heilporn (éd.), *«Et maintenant ce ne sont plus que des villages...» Thèbes et sa région aux époques hellénistique, romaine et byzantine*, Papyrologica Bruxellensia 34, Bruxelles 2008, p. 149-161, notamment p. 157-158, où, d'après la documentation thébaine, elle rejette la traduction traditionnelle pour donner à ce verbe le sens de «relier» (c'est-à-dire mettre en ordre les cahiers). Cet article apporte d'autres informations sur la fabrication des livres et son vocabulaire technique. Sur ce sujet, on consultera aussi C. Kotsifou, «Books and Book Production in the Monastic Communities of Byzantine Egypt», dans W.E. Klingshirn et L. Safran (éd.), *The Early Christian Book*, Washington 2007, p. 66-101.

- p. 73-79: les pages consacrées aux styles sont, à mon avis, les plus réussies en ce qu'elles insistent sur une notion qui est encore trop négligée par les papyrologues. La reconnaissance de styles régionaux, amorcée ces dernières décennies et à laquelle l'auteur a contribué en dégageant, dès 1984, un style arsinoïte, mériterait être poursuivie et systématisée. Mais la notion de style ne doit pas être appréhendée seulement en termes régionaux (chancellerie centrale, bureaux régionaux). Si les administrations centrales ou locales ont développé des styles graphiques reconnaissables, un même individu (fonctionnaire, notaire ou simple particulier) avait à sa disposition plusieurs styles sur lesquels il pouvait jouer en fonction du type de document qu'il rédigeait ou même de la partie du document qu'il écrivait. On a pu distinguer, chez certains scribes connus par un nombre suffisant de documents, des styles différents: c'est le cas de Dioscore d'Aphrodité qui a plusieurs styles d'écriture (capitale penchée, cursive droite, cursive inclinée).¹⁷ Ces styles sont utilisés concurremment pour des documents différents ou simultanément à l'intérieur d'un même document

¹⁷ Pour une description des écritures de Dioscore, cf. L. Del Corso, «Le scrittore di Dioscoro», dans J.-L. Fournet (éd.), *Les archives de Dioscore d'Aphrodité cent ans après leur découverte. Histoire et culture dans l'Égypte byzantine*, Paris 2008, p. 89-115.

comme je l'ai montré dans les *P.Worp*, p. 245-249 avec les contrats arsinoïtes et héracléopolites des VI/VII^e, dans lesquels le protocole est en cursive inclinée et le *sôma* en écriture droite (préfigurant la protominuscule). Dans d'autres régions, on retrouve des systèmes de différenciations stylistiques procédant du même esprit mais inverses du point de vue de l'inclinaison de l'écriture : par exemple, dans le *P.Rain.Cent.* 125 (Memphis, 575?), le prescrit est en cursive droite tandis que le corps de la lettre est en cursive penchée. En bref, s'il a pu y avoir des styles favorisés dans les *officia* de telle province ou les bureaux notariaux de tel nome, se sont aussi développés des systèmes d'opposition graphique de nature fonctionnelle variant selon les types documentaires.¹⁸

- p. 123: les références aux *P.Berl.Frisk* 14, 23, 30 et 38 doivent être comprises comme *P.Berl.Frisk* 1, col. 14, 23, 30 et 38. On corrigera aussi les erreurs de lignes pour la colonne 30 et 38.

- p. 143-171: la «Bilderdatei zu den Buchstabenformen» peut être très utile mais, comme tous les tableaux de ce genre, elle a l'inconvénient de mêler des lettres tantôt utilisées dans des mots, tantôt dans des sigles, tantôt comme numéraux et de dissocier les lettres de leur environnement (lettre précédente et/ou suivante) qui conditionne leur réalisation graphique. Ce dernier inconvénient est certes pallié par l'inclusion de combinaisons, mais de façon non systématique et pas toujours cohérente: s'il est utile de donner des combinaisons quand la lettre précédente et/ou suivante modifie la lettre en question (ainsi αρ, λλ,¹⁹ ρο, τρ, etc.), je ne vois pas l'intérêt de le faire quand les lettres combinées ne sont pas ligaturées ou le sont sans déformation (par exemple, δο, ζο, κα, νη, etc.).

- p. 145: j'ai du mal à comprendre l'utilité de ce tableau, qui mêle qualifications chronologiques (ptolemäisch, römisch, byzantinisch) et formelles (gespalten, unzial, cancellaresca, kursiv). Je note au passage que la détermination «römisch-byzantinisch» pour le 21 peut induire en erreur puisqu'il s'agit d'une forme romaine qui disparaît au IV^e, remplacée à l'époque byzantine par le 22 à côté de la forme η.

- p. 147: 67 (extrait du texte 301 et non 300) ne représente pas αὐτ mais δ(ιὰ) τ(οῦ).

- p. 156: il manque la forme ὀ du éta.

- p. 159: il manque le forme λ du lambda (par exemple, *P.Apoll.* 42.11: κελεύτετε), qui, par liaison des traits, devient λ (par exemple, *P.Apoll.* 27.6:

¹⁸ C'est un problème sur lequel je compte revenir prochainement, en développant les considérations que j'ai eu l'occasion de faire dans les *P.Worp*, p. 245-249 et dans une communication «Culture grecque et document dans l'Égypte de l'Antiquité tardive» au XXVII^e Congrès International des Papyrologues à Varsovie.

¹⁹ Bizarrement absente du tableau consacré au λ.

ἐλάχιστον). On devrait avoir la combinaison λλ qui connaît des réalisations très particulières à l'époque byzantine (ϰ̣) ou arabe (ʃ, ʁ).

- p. 162: il n'y a que deux exemples de nu pour le VI^p (41 et 42) qui procèdent d'ailleurs du même ductus. Il aurait fallu ajouter la forme **η** qui n'est donnée que pour le IV^p (25), le V^p (37) et le VII^p (43 et 45). L'auteur fait aussi l'impasse sur la forme abrégée du nu en fin de ligne qui s'apparente à une sur-ligne sur la voyelle précédente (τ̄ = τόν).²⁰ Signalons aussi pour le VI^p la forme, plus inhabituelle, du nu avec un retour final: ʃ. Enfin, puisque la combinaison ν̇ (νό(μισμα)) est donnée pour le V^p (39, quoique la présence de l'omicron ne modifie pas la forme du nu), il aurait fallu signaler les formes qu'elle prend à l'époque arabe (où cette fois-ci la liaison induit une déformation): ʃ qui se réduit souvent à un point: •. C'est d'ailleurs cette forme que l'on a dans le texte 296 (*P.Wisc.* 2.45) où le sigle pour νόμισμα n'a été reconnu ni par le premier éditeur ni par l'auteur du présent ouvrage (et l'utilisateur de la DDBDP n'aura guère les moyens de l'identifier puisque le • est devenu /!).

- p. 164: la forme 15 du xi (texte du VII^p) se rencontre fréquemment au VI^p – elle me paraît même plus caractéristique que celle qui est donnée pour ce siècle (13).

- p. 165: le pi a très souvent la forme π au VI^p et au VII^p (où il est exclusif dans les cursives inclinées) contrairement à ce que laisse penser le tableau.

- p. 166: le tableau ne donne aucune forme pour les V et VI^p.

- p. 169: on relèvera l'absence de la forme simplifiée du upsilon (τ̄, τ̄δ, τ̄δ, τ̄δ = τ̄δ) si fréquente aux époques byzantine et arabe.

- p. 171: aucune forme n'est donnée après le IV^p.

Si cet ouvrage ne comble pas toutes les attentes, qui étaient d'autant plus fortes que le besoin d'un manuel de paléographie des papyrus grecs se faisait sentir depuis longtemps, il nous offre malgré tout le plus important corpus illustré de papyrus documentaires quadrillant de façon serrée le «millénaire» papyrologique, ce qui suffit à en faire un instrument de travail utile aussi bien aux étudiants désireux d'avoir un panorama des écritures qu'aux papyrologues en quête de parallèles facilement accessibles pour dater les documents qu'ils éditent.

²⁰ Il peut arriver que cette forme se rencontre en cours de ligne (cf. *P.Cair.Masp.* 2.67152 intr.), mais cela est dû à l'incurie du scribe. Sur la façon d'éditer cette forme abrégée du nu, cf. mes remarques dans *BASP* 47, 2010, p. 293-294.